

Ceux du Pharo Bulletin de l'AAAP

septembre 2015

(n° 26)

Ceux du Pharo, Association des Anciens et Amis du Pharo (A.A.A.P.), association loi 1901 Président : Francis J. Louis ; Secrétaire : Jean-Marie Millelin ; Trésorier : Bruno Pradines

Un soir, dans un village de sa Creuse natale, le grand Toubib des Noirs est venu mourir avant l'heure, pauvre et désespéré, vaincu, non par la Brousse aux courroux effroyables, ni par cette tsé-tsé dont il avait purgé un territoire immense, mais par les Pachas-ronds-decuir, les aigris, les ratés, les négriers de la Politique ... (Trajan Saint-Inès – J'avais 20 ans..., ou : La Mission. Ed. Nicolas, 1955)

GUY CHARMOT A 101 ANS



© Guy Charmot, 1941

1

SOMMAIRE

LE MOT DU BUREAU	2
(MAUVAISE) HUMEUR	2
Vos papiers!	
L'ACTU DES CONGRÈS	3
Santé Sud	
Première Journée Richet.	
Tropiques en Marche, deuxième édition.	
XXI ^{èmes} Actualités du Pharo	
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE	7
BRÈVES	7
DANS LA PRESSE	9
DOSSIER	10
La guerre de Guy Charmot	
KIOSQUE	24

LE MOT DU BUREAU.

Chers Amis de « Ceux du Pharo »,

Au moment où vous lirez ces lignes, nous serons occupés, hasard du calendrier, par trois grands événements, les XXI^{ièmes} Actualités du Pharo (du 7 au 9 octobre), notre première assemblée générale, le 8 octobre, et les 101 ans de notre doyen Guy Charmot (#26) le 9 octobre! C'est avec grand plaisir que nous consacrons ce bulletin au professeur Guy Charmot Nous sommes aujourd'hui 210. Merci de votre confiance.

Le Bureau

(MAUVAISE) HUMEUR

Vos papiers!

Le 12 septembre, j'ai eu l'opportunité de faire un voyage de nuit de Roissy à Addis Abeba, sur un de ces nouveaux avions géants qu'on nous vante comme étant le top du top du progrès. En l'occurrence, il s'agissait d'un Boeing 787 « Dreamliner » qui comporte, en classe éco, 40 rangées de 9 sièges. Pour gagner de la place, on a rogné sur tout : la largeur des deux allées, la distance entre deux rangées de sièges, etc. Le vol a duré plus de six heures et, inévitablement, un passager a fait un malaise à 4 heures du matin en dépliant sa carcasse pour aller aux toilettes (sur ce géant des airs, il n'y en a que quatre, dont une condamnée). Une passagère américaine a réveillé tout le monde en criant « We need a doctor ! We need a doctor ! ». Les hôtesses se sont précipitées, lui ont fait de l'air à grands coups de magazine et l'ont tamponné avec des serviettes mouillées. Quand il a repris conscience, j'ai enfin pu l'approcher pour discuter avec lui et poser un diagnostic vraisemblable d'hypotension orthostatique. J'ai alors demandé à l'hôtesse un appareil à tension et s'est engagé un dialogue surréaliste :

- « Vous êtes médecin?
- « Oui, bien sûr.
- « Vous avez votre licence sur vous?
- « Non, bien sûr.
- « Alors, je ne peux pas vous donner de matériel!
- « Je fais quoi ? Je le laisse crever ?
- « Monsieur, c'est le règlement.

- « Ce que vous faites, c'est de la non-assistance à personne en danger.
- « Monsieur, c'est le règlement ».

Point final.

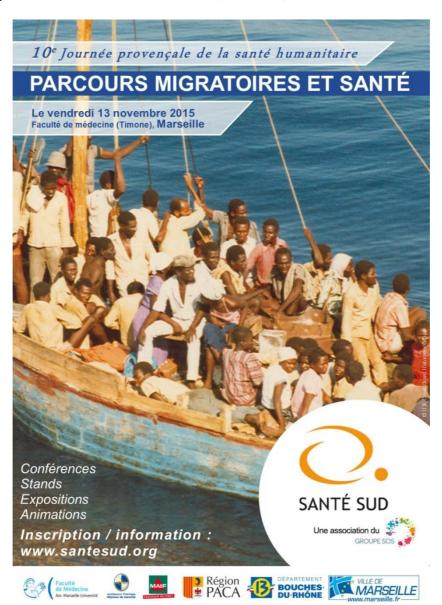
Je crois me souvenir que c'est Léo Ferré qui chantait « Poètes, vos papiers ! ». Désormais, ce sera « Docteurs, vos papiers ! ». Quel triste monde que celui où l'administration et la législation passent avant le droit de soigner son prochain ...

Francis Louis (#01)

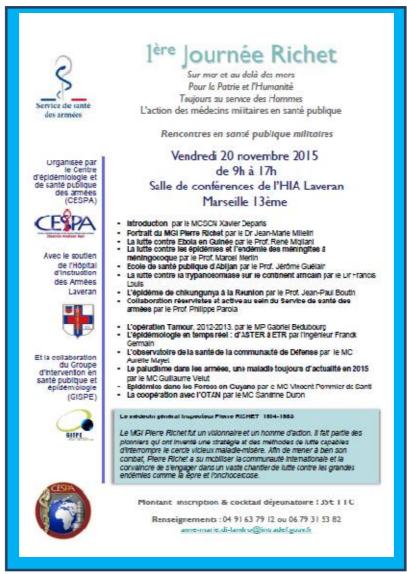
L'ACTU DES CONGRÈS

Nous nous proposons de vous informer tous les mois de l'état d'avancement de la préparation des congrès dont nous avons la responsabilité. Vous êtes naturellement invités à nous donner votre avis et à nous faire des propositions utiles à l'amélioration de ces réunions scientifiques.

X^{ème} Journée provençale de la santé humanitaire (Santé Sud).



Première Journée Richet.



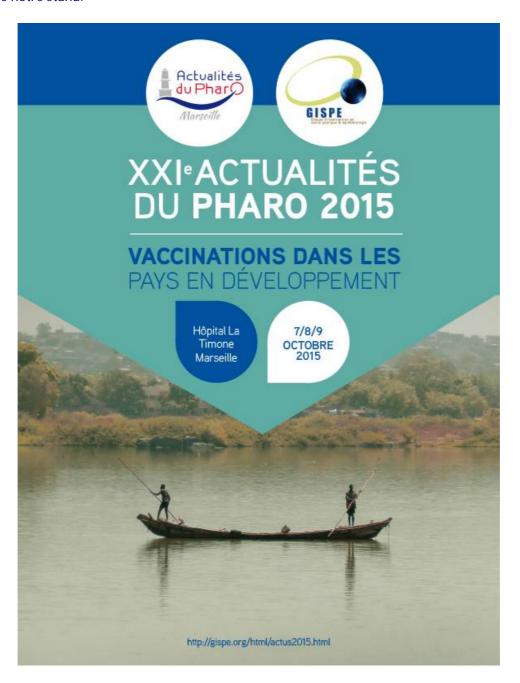
Le Centre d'épidémiologie et de santé publique des armées (CESPA) organise la « Première Journée Richet » le 20 novembre à l'hôpital Laveran. « Ceux du Pharo » sera naturellement présent avec, sous la direction de X. Deparis(#47), le Directeur du CESPA, des conférences de F. Louis, J-M. Milleliri, D. Baudon, R. Migliani et J. Guélain. Naturellement, Anne-Marie Di Landro (#129) mettra tout cela en musique. Informations et inscriptions : anne-marie.di-landro@intradef.gouv.fr

XXIèmes Actualités du Pharo.

A quelques jours du début des XXI^{èmes} Actualités du Pharo nous vous rappelons que les informations relatives à cette réunion scientifique à laquelle Ceux du Pharo participera, est accessible au lien: http://www.gispe.org/html/actus2015.html Les journées ont lieu les 7, 8 et 9 octobre à Marseille à l'hôpital La Timone et accueilleront une guarantaine de communications orales (invités et libres) ainsi qu'une session de posters et un symposium. Le Pr. Françoise Barré-Sinoussi, prix Nobel de médecine nous fera l'honneur de sa présence.

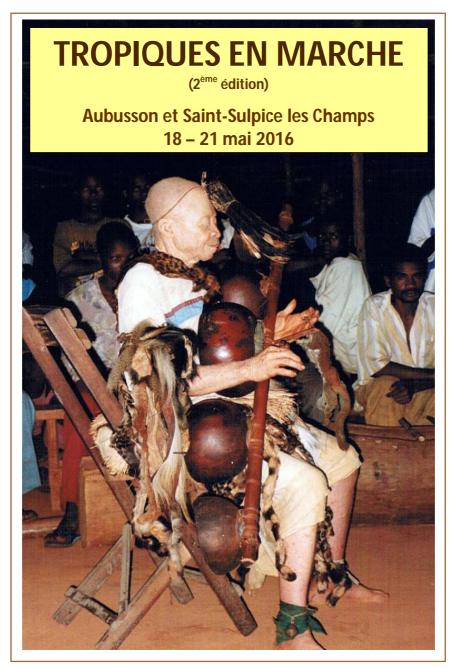


Ceux du Pharo tiendra son stand dans les allées du hall des amphithéâtres. Jérôme Desplans (#34) et Dominique Charmot (#131) ont accepté d'apporter un appui à l'accueil des conférenciers et à la tenue de notre stand.





Tropiques en Marche (édition n°2).



Le pré programme avance à grands pas. Nous en sommes aujourd'hui à craindre d'avoir trop de conférenciers et trop de conférences. Mais abondance de biens ne nuit pas et nous pensons établir un programme définitif dès la mi-octobre.

Une réunion multipartite sera organisée à Aubusson le 5 octobre pour faire le point sur « Tropiques en Marche » et préparer l'extension et la délocalisation du Musée Jamot à Aubusson. Seront présentes de très nombreuses personnalités scientifiques, confessionnelles et politiques, soit une vingtaine de personnes. Les résultats de cette rencontre fondamentale seront exposés dans le bulletin n°27.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Notez sur vos agendas : notre première assemblée générale aura lieu le <u>JEUDI 8 OCTOBRE</u> à partir de 18h15 à l'hôpital La Timone, en marge des XXI^{èmes} Actualités du Pharo (amphithéâtre des conférences). Les convocations vous seront envoyées par e-mail ainsi que les modalités pratiques de cette manifestation essentielle pour notre association. Nous espérons que vous viendrez nombreux.

BRÈVES

Récompense.

Le 16 septembre 2015 à N'Djamena où se déroulaient la 33^{ème} CSIRLT (Conférence générale du conseil scientifique international pour la recherche et la lutte contre les trypanosomiases) et la 14^{ème} réunion des coordonnateurs/points focaux de la *Pan AfricanTsetse and Trypanosomiasis eradication campaign* (PATTEC), Francis Louis (#01) a été honoré pour son action en faveur de la PATTEC en Afrique centrale.

Bravo Président!!



Bévue.



Notre ami Guy Farnarier (#55), qui a lu avec attention le bulletin n°25, a relevé que le billet de banque du dossier sur les grandes endémies africaines avait été attribué à l'Egypte, alors qu'il est tunisien!

Guy a parfaitement raison et nous espérons que le grand Ibn Khaldun, du haut de son socle à Tunis, nous pardonnera cette étourderie inexcusable.

La plaque du Pharo se dégrade.

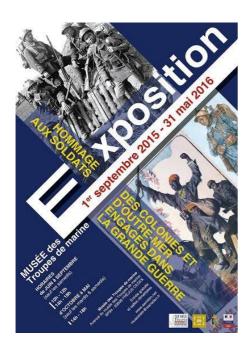






Dominique Charmot (#131) a eu l'excellente idée de photographier l'ancre du Pharo le 31 juillet 2013, le 20 mars 2015 et le 15 septembre 2015. Comme on peut le voir, la plaque commémorative se dégrade de plus en plus et l'on peut craindre qu'à la prochaine photo, elle sera carrément par terre.

Le musée des troupes de marine à Fréjus.







Jérôme Desplans (#067) a visité le musée des troupes de marine de Fréjus. Voici ses impressions.

Les traces de notre Pharo sont hélas devenues si rares que lorsqu'elles existent, elles méritent d'être soulignées. Deux récentes visites au Musée des troupes de marine de Fréjus m'ont amené à rechercher dans ce musée les traces de notre institut, créé au départ sous l'égide des troupes coloniales. Sur deux étages, ce musée déborde d'objets rapportés des quatre coins du monde, armes et équipements racontent de façon chronologique la longue histoire de la France d'outre-mer. Le Pharo y figure bien, à quelques mètres de l'entrée dans le secteur consacré au service de santé.

Il se dit qu'il y aurait un projet d'agrandissement, peut-être l'occasion d'y parfaire la présentation de ce cher Pharo, puisque maintenant on en connaît la triste fin.

L'Exposition thématique en cours « Hommage aux soldat des colonies et d'outre-mer engagés dans la grande guerre » est visible jusqu'au 31 mai 2016.



Sillages et Feux de brousse

Le tome IV de *Sillages et Feux de brousse* avance, lentement mais sûrement. À ce jour, nous avons reçu 41 articles de 21 auteurs sur 200 pages (à titre de comparaison, le tome III comprenait 69 chapitres de 38 auteurs, sur 476 pages). D'autres chapitres sont toujours attendus mais nous n'espérons plus publier ce dernier tome de la saga avant mi-2016. Envoyez-nous des articles, nous les considèrerons avec toute la bienveillance requise.



DANS LA PRESSE

"Ceux du Pharo" veillent



"Ceux du Pharo" se sont retrouvés à Endoume pour fêter les deux ans de l'association, qui compte aujourd'hui 206 membres.

/ РНОТО М.СА.

oilà deux ans déjà que l'Institut de médecine tropicale du Service de santé des armées (IMTSSA), plus connu sous le nom d'École du Pharo, a fermé ses portes, après plus de 100 ans d'existence. Et deux ans qu'à sa suite, une poi-gnée d'anciens du Pharo créait l'association"Ceux du Pharo' pour perpétuer la mémoire de ces médecins, pharmaciens et techniciens de santé formés à l'exercice de la médecine tropicale dans ce lieu marseillais chargé d'Histoire. En 108 ans (1905-2013), plus de 8 000 personnes sont passées dans ces murs cachés à l'entrée du parc du Pharo, perché sur le promontoire magnifié par le Palais impérial du même nom.

Les membres de "Ceux du Pharo" se sont retrouvés récemment à Endoume pour fêter les deux ans de l'association, qui compte aujourd'hui 206 membres. Le doyen de l'association, le Professeur Guy Charmot, Compagnon de la libération, toujours bon pied bon œil, fêtera ses 101 ans le 9 octobre, entouré de tous ses amis.

À l'actif de "Ceux du Pharo", la publication en 2014 d'un livre, "Sillages et feux de brousse", qui relate par de courts récits des aventures médicales outre-mer vécues par les auteurs. De l'École marseillaise aux consultations de brousse en Afrique, c'est un pan de l'histoire médicale qui est ainsi exploré. Un nouveau tome est en préparation et devrait sortir en 2016. En 2014 encore, "Ceux du Pharo" ont honoré à Dakar le grand médecin militaire Eugène Jamot (1879-1937), qui a lutté durant 25 ans en Afrique contre la maladie du sommeil. Une plaque a été posée en terre sénégalaise pour commémorer l'œuvre de ce médecin. C'est

d'ailleurs son nom qui a été donné aux allées qui bordent l'École du Pharo mais hélas cette plaque n'existe plus...

Pour tout renseignement, écrire au président de l'association, le Dr Francis Louis : louis13380@gmail.com

Nous devons à notre amie Claude Grillet ce papier dans *La Provence* du 1^{er} septembre 2015 publié dans les suites de notre pot de l'amitié du 22 août et dont nous vous avions fait part dans notre bulletin précédent. On reconnaît notamment Pierre Plantier (4^{ème} à partir de la gauche) (#140), petit-fils du Dr Jamot, et à sa gauche, Dominique (#131), fille de notre camarade Guy Charmot. Merci Claude.

DOSSIER

La guerre de Guy Charmot.

Guy Charmot a raconté « sa » guerre, de 1940 à la Libération, dans un document que nous publions dans le tome IV de *Sillages et Feux de brousse* (à paraître prochainement), et que nous reproduisons ici *in extenso*.

POUR MA PETITE DOMINIQUE

Les souvenirs sont cors de chasse Dont meurt le bruit parmi le vent

Un soir mouillé d'automne, le son du cor s'éloigne dans la forêt. De même, mes souvenirs s'estompent, à mesure que l'âge m'envahit. Pendant longtemps, j'ai pensé presque chaque jour à des épisodes de ces années de guerre, plus exactement à ce que j'aurais dû faire en telle ou telle occasion et que je n'avais pas fait. Depuis quelques années, je n'y pense presque plus.

J'ai fait des études plutôt moyennes au lycée de Toulon, jusqu'à la première incluse, puis ma philo à La Roche-sur-Yon. À Toulon, l'ambiance était très portée vers l'Ecole Navale. C'est au cours de la classe de première que j'ai eu l'idée de préparer Santé Navale. Il faut dire que l'oncle Eugène Audier (frère de ma grand-mère paternelle et père de mon cousin Gilbert) avait été officier d'administration dans le Service de Santé des Troupes Coloniales (TC) et que mes parents avaient un ami dont le fils était médecin-lieutenant dans la forêt gabonaise.

J'ai fait ma philo à la Roche-sur-Yon puis mon PCN en 1931-1932 à Paris où mon père venait d'être nommé. Le PCN, année préparatoire à la médecine, se faisait à la faculté des sciences, rue de Jussieu.

En octobre 1932, je me suis pointé à l'Hôpital Maritime Sainte-Anne à Toulon, où se trouvait l'Ecole Annexe du Service de Santé de la Marine. Cette école assurait la première année de médecine et préparait aux concours d'entrée des Ecoles du Service de Santé de la Marine (Bordeaux) et de l'Armée (Lyon). Ces concours étaient assez difficiles, surtout le premier, avec 10% à 15% de reçus. La première année, en juin 1933, je n'ai présenté que Bordeaux où j'ai été collé à l'écrit. La deuxième année, en juin 1934, j'ai présenté les deux concours : pour Bordeaux, j'ai été admissible et collé à l'oral, de justesse, mais collé. J'ai été reçu à Lyon où je suis entré en octobre 1934, en deuxième année de médecine.

Après des études très moyennes, j'ai soutenu ma thèse en juin 1938 et me suis trouvé médecinlieutenant des Troupes Coloniales, avec le képi à fond noir et l'ancre des TC, à un peu moins de 24 ans



En attendant l'ouverture des cours au Pharo, j'ai été envoyé à Saint-Avold au 18ème régiment de Chasseurs à cheval. J'y étais en surnombre et le médecin-chef du régiment m'a chargé des familles des sous-officiers. Comme j'ai été assez heureux de reconnaître, dès mon arrivée, une appendicite chez une jeune femme et de la faire opérer d'urgence, j'ai tout de suite gagné la confiance de ces familles. La moitié des officiers étaient « titrés » : le colonel Marion, baron d'empire, Rohan-Chabot, Kérangat des Essarts, Du Breil de Pontbriand, Saint Haouene, Sèze, Pouilly, etc., tous plus nobles les uns que les autres mais très simples et plutôt désargentés. Je montais en moyennes trois chevaux par jour, dans la carrière ou la forêt de Saint-Avold, et j'avais fini par acquérir un peu d'assiette.

Le 1^{er} janvier 1939, j'ai gagné Marseille après avoir embrassé mes parents à Beauvais. Je me souviendrai toujours de cette arrivée: un soleil clair, avec un léger mistral, alors que j'avais quitté Saint-Avold enneigé. L'air à la mode était « Sombreros et mantilles » chanté par Rina Ketty. J'ai déniché une chambre rue Edmond Rostand, près de la préfecture, à mi-chemin entre l'Hôpital Michel Lévy et le Pharo. Puis je suis allé au Pharo me présenter au médecin général, directeur de l'Ecole d'Application des Troupes Coloniales [Jules Botreau-Roussel, NDLR].

Nous n'étions que 33 dans cette promotion, 25 Bordelais et 8 Lyonnais : Faget, tué en 1945 dans un accident de moto ; Marco Torchino, récemment décédé ; Thibaut, très brillant, décédé en 1955 ; Chastang, décédé ; Gallairdin, décédé ; Michot, perdu de vue ; Languillon, retiré en Corse après une brillante carrière de léprologue ; et ton vieux père.

Le matin, nous allions à l'hôpital et l'après-midi au Pharo pour des cours de médecine tropicale et des travaux pratiques (bactériologie, opérations sur le cadavre). Les professeurs étaient très proches de nous, avec cette ambiance de camaraderie très particulière à la Coloniale. Nous étions tous très motivés pour aller faire de « l'assistance médicale indigène » dans nos colonies, dans l'impatience du premier départ et, pour ma part, le mirage de l'aventure.

Après le concours de sortie en juillet 1939, j'étais cinquième ou sixième, j'ai choisi l'AOF et j'aurais dû embarquer en octobre. Mais début août, alors que j'étais en permission à Beauvais, j'ai reçu par télégramme l'ordre de rejoindre un régiment d'artillerie coloniale motorisée en formation dans l'Est, à Leyviller.

Le régiment comprenait un tiers d'active, des coloniaux, et deux tiers de réservistes. Il était commandé par un colonel corse, Sarrola, un fort brave homme. Le commandant du groupe dont j'étais le médecin (3 batteries, soit 12 tubes de vieux 75) était un réserviste, une espèce de fier à bras, à la limite de la débilité mentale. Nous avons gagné nos positions de combat, juste devant un point faible de la ligne Maginot, avec une mission d'action retardatrice.

Les coloniaux étaient de bons soldats, des professionnels. Les réservistes – beaucoup de Lorrains et d'Alsaciens – étaient comme tous les mobilisés m'a-t-il semblé : aucun enthousiasme. L'automne est arrivé, puis l'hiver et enfin le début du printemps, dans le désœuvrement et donc l'ennui.

Autant que j'aie pu en juger, l'opinion se répandait qu'Hitler allait négocier et faire la paix. Les hommes, en particulier les réservistes, comptaient bien rentrer chez eux, sans avoir eu à affronter l'ennemi. Bref, le moral n'était guère au combat.

Vers le début avril 1940, le Colonel m'a appelé pour me dire qu'il venait de recevoir l'ordre formel de me mettre en route sur Bordeaux, pour embarquement sur le paquebot *Asie*. Impossible de s'y soustraire mais au fond je partais volontiers pour ce que je ressentais comme une vocation. Sept à huit mois d'inaction dans le secteur défensif de la Sarre avaient calmé mes ardeurs guerrières d'autant, encore une fois, qu'on avait l'impression, ou plutôt l'espoir, qu'Hitler renonçait à la guerre contre la France. J'ajoute que le chef d'escadron (4 galons) qui commandait mon groupe d'artillerie aurait rendu antimilitariste le patriote le plus fana. Le régiment a été entièrement fait prisonnier en juin.



Le paquebot Asie (carte postale)

Donc, juste le temps de passer par Beauvais pour dire au revoir à mes parents et j'arrive à Bordeaux quelques heures avant l'appareillage. J'ai failli le laisser partir mais j'ai finalement embarqué. Or, le paquebot suivant a été torpillé et il y a eu de nombreux noyés.

Traversée sans histoire, escorté par un chasseur de sous-marins. Escales à Casablanca, puis Dakar – premier contact avec l'Afrique -, où j'apprends que je dois aller à Abidjan chasser le trypanosome dans le pays Lobi, au nord de la Côte d'Ivoire.

Peu après avoir quitté Dakar, nous apprenons l'offensive allemande. Nous étions confiants !!!

Arrivée à Abidjan et, après quelques jours, le train jusqu'à Bobo Dioulasso. Je trouvais pénible cette chaleur humide et luttais contre la fatigue. De Bobo, grouillant de tirailleurs mobilisés, très disciplinés, j'ai été mis en route par camion vers Batié, chef-lieu du pays Lobi. Il y avait un administrateur mobilisé sur place, quelques sous-officiers et un médecin lieutenant de deux ans mon ancien. Orsini, que je devais relever.

Le paysage était celui d'une savane arborée, avec le sol rouge de la latérite. Les habitants, les Lobi, étaient reconnaissables par leur tatouage sur le bord externe de l'œil. Les femmes avaient les lèvres trouées par un plateau de 2 à 3 cm de diamètre. Les hommes ne sortaient jamais sans leur arc, avec des flèches réputées empoisonnées. Ils habitaient dans des cases fortifiées (*soukalus*), séparées par une distance supérieure à la portée de leurs arcs.

C'est là que nous avons appris, stupéfaits, la défaite, ou plutôt la déroute, après avoir entendu pas mal de bobards : par exemple, les Allemands avaient une essence synthétique de mauvaise qualité et leurs chars explosaient au moindre choc ...

Notre première réaction a été l'indignation devant la déroute. On ne pouvait pas l'accepter. Je pense que ce sentiment a été partagé par la majorité des Français présents en Afrique du Nord ou dans les colonies. Puis, les personnalités de Pétain et de Weygand ont calmé les esprits.

Nous, isolés dans le pays Lobi, nous avons décidé de continuer la lutte. Personnellement, je n'ai fait que suivre et, seul, je serais resté sur place. Nous sommes partis en Gold Coast, d'abord dans le Nord à Tamalé puis à Kumasi, puis dans l'Est à Winneba, rejoints par d'autres officiers et sous-officiers venant de Bobo Dioulasso, Ouagadougou, Niamey, etc. En tout, à peu près l'encadrement d'un petit bataillon. Une cinquantaine d'Africains s'étaient joints à nous pour reprendre le combat, bien chapitrés sur les dangers de l'aviation ou des sous-marins et cependant volontaires. Parmi eux, ceux que je devais avoir comme infirmiers jusqu'à l'automne 1943 : le sergent PessoSanou, les deuxièmes classes Dusassou et Zegue Traoré, et Ousmane Ouédraogo, mon fidèle ordonnance. Le troisième était un Bobo et les trois autres des Mossis. Ces ethnies de Haute Volta s'étaient montrées excellentes au combat, d'une bravoure à toute épreuve pendant la guerre 14-18, tout comme les Bambaras.

Vers le 5 août, nous avons embarqué à Takoradi pour rejoindre le Cameroun qui venait de se rallier à De Gaulle grâce à l'énergie de Leclerc. Je suis resté à Douala où se formait un bataillon, le Bataillon de Marche n°4 (BM4), dont je devais être le médecin jusqu'à la fin de la guerre. La quasi-totalité des officiers et sous-officiers des Troupes Coloniales venaient d'AOF.

Nous étions commandés par le Commandant Bouillon, avec le Capitaine Fougerat comme adjoint. Peu après, quelques aspirants évadés de France nous ont rejoints : Eckert, Hense, Montherlant – tous trois normaliens – et Rémoville. Eckert et Rémoville ont été tués.

Je passais le plus clair de mon temps à l'Hôpital Indigène, dans le service de chirurgie du Médecin Capitaine Laquintinie, que j'avais connu à Michel-Lévy où il était assistant.

J'étais passionné par la chirurgie. J'ai d'abord fait des aides opératoires avec Laquintinie puis, très vite, il m'a laissé la responsabilité d'opérer les hernies, les hernies étranglées, les abcès amibiens du foie, qui devaient représenter la moitié de l'activité du bloc. J'étais assisté par un aide de santé Camerounais, du nom de Picko. En fait, il a été pour moi beaucoup plus un moniteur qu'un assistant et, au moins deux fois, il m'a évité de commettre des erreurs qui eussent été quelque peu fâcheuses pour ces deux braves patients Camerounais.

Peu à peu, le BM4 a pris corps et nous sommes partis de Douala pour la Palestine vers la midécembre : le train jusqu'à Yaoundé, puis des camions. Nous avions reçu des Bedford britanniques, complétés par des véhicules réquisitionnés. Je conduisais le Bedford qui m'avait été attribué.

D'abord, cap au Nord jusqu'à Maroua, dans le Nord Cameroun. Paysage de savane, très giboyeuse. Beaucoup de troupeaux, des chevaux. Nous avons dû y rester un bon mois, sous la tente. J'y ai eu mon premier accès de paludisme, très vite quéri par la quinine.

Puis nous avons gagné Massaguet, un simple campement à une soixantaine de kilomètres au Nord de Fort-Lamy. Nous y sommes restés de début février à mi-mars 1941, pendant que Leclerc attaquait Mourzouk, dans le sud de la Lybie. Ceci pour le cas où le Niger, resté fidèle à Vichy, aurait voulu attaquer le Tchad. C'était une région de sahel, également très giboyeuse. Nous y avons été rejoints par le Capitaine Defosse. C'était un missionnaire du Saint-Esprit, ex professeur de théologie à Rome. Ancien combattant de 14-18, il avait été mobilisé à Fort-Lamy. Il avait pratiqué de la spéléologie et de l'alpinisme, c'est tout dire. Les trois normaliens, plutôt et même très athées, se livraient avec lui à de longues discussions le soir à la lueur des Pétromax. Mais Defosse leur tenait très bien tête. Il a pris le commandement de la troisième compagnie.



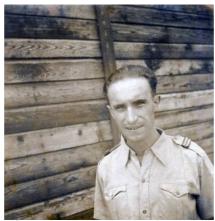
Quelque part en Afrique (© G. Charmot)

Mi-mars, nous avons quitté Massaguet, direction la Palestine. Etapes à Ati, un point d'eau dont j'ai oublié le nom, puis Abéché où nous avons dû rester une semaine. J'ai aimé ces paysages de Sahel, leur chaleur brûlante et sèche, la végétation d'épineux. Je supportais beaucoup mieux ce climat que l'humidité de la forêt. Les habitants étaient entièrement islamisés.

Nous avons franchi la frontière au poste d'Adré et pénétré au Soudan anglo-égyptien. La chaleur était extrême (40°C à 45°C), le sol sablonneux et, pour ménager les moteurs (radiateurs en ébullition dès le moindre ensablement), nous roulions de nuit en tâchant de ne pas perdre la piste. Départ vers 18 heures pour des étapes d'environ 100 kilomètres avec, au bout, ravitaillement en eau et en essence. Les plus chanceux, ou les meilleurs, arrivaient vers minuit, les autres au petit jour. Je conduisais toujours ma Bedford.

Je me souviens de l'arrivée au Soudan par une nuit de pleine lune, dans un paysage très escarpé de collines rocheuses et d'à-pics. Par après, c'était le terrain plat et sablonneux.

Première étape : Al Fashir, puis El Obeid où nous prenons le train après avoir renvoyé les camions réquisitionnés. Arrêt d'un à deux jours à Karthoum. Reprise du train jusqu'à Wadi Alfa, bateau fluvial jusqu'à Assouan puis de nouveau le train jusqu'à Alexandrie. Là, changement de train et nous gagnons Qastina en Palestine (l'Etat d'Israël n'existait pas encore).



À Qastina en juin 1941 (© G. Charmot)

Les Forces Françaises Libres (FFL) se regroupaient autour de ce village pour participer à l'attaque de la Syrie et du Liban – à côté de Britanniques et d'Australiens – qui étaient des territoires sous mandat français, la Palestine étant sous mandat britannique, et qui auraient accueilli des avions allemands. De toutes manières, les Anglais engagés en Lybie contre l'Axe, voulaient la sécurité de leurs arrières.

Pour moi, atteint d'un ictère viral (une épidémie sévissait parmi les troupes), j'ai passé la campagne de Syrie à l'hôpital de Bethléem, soigné par des bonnes sœurs libanaises qui me préparaient d'excellentes brochettes de mouton. J'y ai appris l'attaque de l'URSS par Hitler.

Le BM4 n'a pratiquement pas été engagé pendant cette campagne (ni tué ni blessé) et je l'ai rejoint à Damas courant août : j'avais fait un ictère très prolongé! Je revois la fameuse mosquée des Omeyades, les échoppes et une rue retentissant du martellement des chaudronniers de cuivre.

Vers la mi-août 1941, de nouveau le train, pour Alexandrie et Suez, où nous embarquons sur un paquebot français transformé en transport de troupes, pour la Somalie britannique où nous débarquons à Berbera. Nous devions participer à la campagne d'Ethiopie, occupée par les Italiens, histoire surtout de préserver les intérêts français en Ethiopie – Djibouti n'était pas encore ralliée à la France – selon la chatouilleuse politique de de Gaulle vis-à-vis des Anglais et du Colonial Office.

Nous sommes d'abord restés à Borumo, sous les ordres d'un brigadier anglais du nom de Dumoulin et avec un officier de liaison dénommé Eustace.

A la fin des pluies, vers novembre, nous avons fait semblant d'attaquer à Gondar des Italiens qui ne demandaient qu'à se rendre après un vague baroud d'honneur. J'ai été promu médecin-capitaine à ce moment-là. Je montais une très belle jument, Regina, achetée à un Italien. Elle sautait très bien et adorait se rouler dans les torrents que nous rencontrions en nous promenant. En partant, je l'ai cédée à un officier anglais. Les opérations de Gondar terminées, nous nous sommes retrouvés à DizeDaoug, près de la frontière de Djibouti, début 1942 je crois. Nous étions impatients de quitter ce coin, impatience qui a atteint son comble au moment des combats de Bir-Hakeim, vers mai 1942. Enfin, on nous a dirigés vers Berbera. Nous avons campé une dizaine de jours sur la plage, sous une chaleur étouffante (l'eau de mer était à 28°C), puis nous embarquons sur un vieux rafiot indien. Remontée de la Mer Rouge pénible à cause de la chaleur dans un air saturé d'humidité et d'une mauvaise ventilation du bateau.

Arrivée à Port-Saïd, puis le train jusqu'à Beyrouth. Le Commandant Bouillon nous quitte, remplacé par le Commandant Bourgeois. C'était l'époque (fin juin ou début juillet 1942) où l'AfrikaKorps de Rommel s'approchait dangereusement d'Alexandrie. Le BM4 reçoit alors l'ordre de se fortifier dans la montagne du Liban, à Antuna M'Tain à environ 1 400 mètres d'altitude. Je faisais avec Defosse des explorations spéléo, la région étant riche en grottes, gouffres et rivières souterraines, le tout avec des lampes de poche !

Finalement, il devint évident en septembre que nous n'avions plus rien à faire à Antuna: nous descendîmes nous installer dans une caserne de Beyrouth, les officiers étant confortablement logés chez l'habitant. Je faisais chaque soir une partie de bridge avec le Commandant Bourgeois et deux autres officiers.

Les lignes allemandes ont été enfoncées en octobre 1942 par la 8^{ème} Armée de Montgomery. L'AfrikaKorps, commandé par Rommel, se repliait en bon ordre vers l'Ouest. Enfin, début décembre, grande nouvelle : nous partons pour le WD, le *Western Desert*, la Lybie. C'est le déchainement, l'enthousiasme. L'équipement est renouvelé : nous « touchons » des habillements, des armes et des véhicules britanniques. Pour ma part, je reçois un pick-up Dodge et deux ambulances Austin.

Nous partons par le train jusqu'à Tobrouk où nous arrivons de nuit. Un violent bombardement par des avions allemands nous fait stationner pendant quelques heures une dizaine de kilomètres avant Tobrouk. Nous nous installons près de Tobrouk sous la tente, avec pour mission la défense du terrain d'aviation contre de très, très éventuels raids de l'AfrikaKorps. Le terrain était plat à perte de vue, sablonneux, avec quelques touffes d'herbes.



À l'exercice en Somalie : Guy Charmot au deuxième rang (© G. Charmot)

Je me souviens de grands écriteaux le long de la route, parallèle à la côte : « One bomb, one vehicle, not ten », « Kill theseflieswhogivedysentery » ou encore « Have youkillesyourtenfliestoday ? ». Les Anglais avaient construit deux pipelines à partir d'Alexandrie, pour les ravitaillements en essence et en eau (ce brave Nil).

La division était commandée par Koenig, qui s'était illustré à Bir-Hakeim, et le régiment dont faisait partie le BM4 par le Colonel Diego Brosset, un homme athlétique, intelligent, très dynamique, un excellent meneur d'hommes. Au BM4, la première compagnie était commandée par le capitaine Jeanperrin, un officier d'active, la deuxième par Chabert, planteur en Côte d'Ivoire, protestant très strict, que j'aimais beaucoup, la troisième par Defosses et la compagnie lourde (mortiers, mitrailleuses et anti-chars) par Brisbane, officier d'active. Le BM4 était toujours commandé par Bourgeois, avec Fougerat comme adjoint.

Pendant plusieurs mois, nous n'aurons que des missions d'arrière-garde, c'est-à-dire de défense contre d'éventuels raids de commandos allemands sur des aérodromes ou des bases arrières. L'hiver était relativement frais (nous avions des tenues en drap), avec parfois des journées très venteuses et pluvieuses.

Vers la fin mars, nous avons commencé à nous déplacer vers l'ouest pour suivre la progression de la 8^{ème} Armée britannique, commandée par Montgomery, le vainqueur d'El Alamein. Je me souviens des splendides ruines romaines de Sabratha et de Leptis Magna. Nous nous déplacions sur une route goudronnée, avec une voie montante et une voie descendante, à la vitesse de 30 km/h.

Un incident tragique le dimanche de Pâques 1943. Un aumônier, le père Pouille, Normand athlétique, dit sa messe, puis nous partons nous baigner dans une petite crique, l'aumônier, le lieutenant Eymin, officier auto, et moi. Eymin et moi faisons quelques brasses puis revenons nous sécher sur le sable. La mer était très agitée. Le père Pouille, qui ne savait absolument pas nager, veut

aller faire trempette. Eymin et moi essayons sans succès de l'en dissuader, en lui montrant l'agitation de la mer. Il y va quand même. Après quelques minutes, nous l'entendons appeler au secours. Nous nous précipitons et le ramenons, bleui et sans vie. Je n'ai pas pu la ranimer.

Un autre souvenir, celui d'un fortin avec des inscriptions :

- -- une en anglais, lors d'une précédente retraite : « veuillez conserver ce poste en bon état pour notre prochain retour » ;
 - -- une postérieure en italien, disant la même chose ;
- -- une autre encore, en italien : « E meglio viver una giorna de leone qua cento anni de pollo. » Je ne crois pas que les Italiens aient été tellement convaincus par cette maxime mussolinienne.

Enfin, nous arrivons en Tunisie vers le début avril. La division est alors engagée contre l'AfrikaKorps qui, malgré sa situation sans espoir, se battait avec acharnement.

Le BM4 a eu la mission, vers la mi-avril, de prendre un piton rocheux solidement tenu par l'ennemi, vers Takrouna. Nous arrivons le soir près des positions ennemies. Des obus éclatent un peu partout, éclairant brièvement la nuit, assez loin de nous. Le lendemain après-midi, nous allons reconnaître les positions de départ pour l'assaut de la position ennemie, le commandant Bourgeois, les quatre capitaines commandants de compagnie et moi-même. Nous sommes debout sur un escarpement rocheux, jumelles aux yeux. Tout à coup, l'air se remplit de sifflements : des mitrailleuses nous tirent dessus ! Je n'ai ressenti ce jour-là aucune émotion. Même au contraire, une certaine volupté à entendre le miaulement des balles tout autour de moi. Cela aura été la seule fois !

Tout à coup, j'entends la voix du Commandant : « Toubib, espèce de con ! Voulez-vous vous coucher, vous allez vous faire descendre, pour rien ! » Bien sûr, j'obtempère.

La nuit, la plus grande partie du BM4 vient occuper la position. La nuit est calme et douce ; des coups de feu claquent de temps en temps.

Au petit jour, les artilleries se déchaînent. La nôtre, très puissante, vise à écraser les défenses allemandes. L'ennemi, qui sent que la fin est proche, vide ses caissons. Defosse me dit qu'en 1917, dans la Somme, il n'avait pas connu mieux. La compagnie Defosse part à l'assaut de la position allemande avec la 1^{ère} compagnie sur sa gauche. Elles sont appuyées par le tir de nos mortiers et de nos mitrailleuses. Bourgeois et moi-même les regardons progresser. Un obus de 105 tombe entre nous deux, sans que nous ayons frémi. Bien sûr, il n'a pas éclaté.

Les premiers blessés et les premiers prisonniers arrivent. Parmi les blessés, le capitaine Defosse avec une fracture ouverte de la jambe par éclat d'obus. Je le revois, partant en tête de sa compagnie, légèrement courbé. Je ne me rappelle plus s'il avait au poing son pistolet ou sa canne.

Je fais évacuer les blessés vers l'arrière, brancardés par les prisonniers allemands. Cette colonne doit franchir un espace découvert sur environ 200 mètres. Lorsqu'elle l'aborde, elle essuie le feu d'une mitrailleuse oerlikon. Cet engin tire à cadence rapide des obus de 20 mm. C'est le massacre ! Ceux qui ne sont pas déchiquetés restent couchés. Bourgeois demande à un officier allemand prisonnier de crier vers la position allemande qu'il s'agit de blessés et de prisonniers. Je me souviens très bien de cet Allemand, debout sur un rocher, s'adressant à ses compatriotes et s'exposant à leur tir, pour leur dire de ne pas tirer sur un convoi de prisonniers.

Un de mes infirmiers, un petit Sara (sud du Tchad) du nom de Behina, se dirige vers les blessés en me disant : « je vois un Allemand blessé qui fait signe, peut-être il a soif, je vais lui apporter à boire. » Bien sûr, je me suis cru obligé (l'amour-propre !) d'aller avec lui. On ne nous a pas tiré dessus et nous avons ramené l'Allemand, un officier, avec le bras droit arraché.

Peu après, le commandant Bourgeois a envoyé une patrouille, commandée par un adjudant breton du nom de Performis, pour s'emparer de la position de la mitrailleuse de 20mm, ce qu'il a fait. Vers midi, tout était terminé, la position était prise, les blessés français et allemands étaient évacués. Le BM4 avait eu, si je me souviens bien, 120 tués et blessés, sur 700 hommes.

J'ai eu une citation à l'ordre du Corps d'Armée, qui faisait état de « mon calme souriant sous le feu ». Ce fut bien la seule fois.

Ensuite, nous avons passé l'été, l'automne et l'hiver à Nabeul, au sud de Tunis, près d'une plage où on pêchait le poisson à la grenade pour améliorer l'ordinaire. Dans le courant de l'été, on me

prévient qu'il est question que je prenne les fonctions de médecin-chef du régiment. Mes braves infirmiers Mossis viennent me dire : »Nous sommes avec toi depuis le début, tu es notre père et notre mère, il faut que tu restes. » J'ai donc décliné et l'occasion ne devait plus se présenter. Je suis resté au BM4 jusqu'à l'armistice, dans les fonctions relativement exposées de médecin de bataillon.

Au début de l'année 1944, les Africains, dont mes infirmiers Mossis, ont été renvoyés chez eux et remplacés par d'autres Africains, surtout des Tchadiens. En même temps, notre armement et mes véhicules sont remplacés par du matériel américain. Quel progrès! La puissance de feu du bataillon augmente considérablement, ainsi que le nombre, la robustesse et l'adaptation aux opérations de ses véhicules. Admiratifs, nous découvrons les Jeep. La mienne sera baptisée ... Abéché!

Nous passons l'hiver sous la tente, près de Nabeul, à nous entraîner.

Début avril, nous partons pour Bône et embarquons pour l'Italie. Nous débarquons à Naples et je revois le port encombré de cargos à demi-coulés. Puis, nous nous dirigeons vers notre cantonnement, réparti entre deux villages, Montemarano et Castel Vedere di Calore, le Calore étant une rivière. Tous deux sont situés sur la pente des Apennins, avec une belle vue. Après que les hommes se soient entraînés au tir et à la discipline de feu, nous partons au combat. Le Corps Expéditionnaire Français était commandé par le Général Juin et la 1^{ère} Division Française Libre (DFL), la mienne, par le Général Brosset.

A l'aube du 3 mai, peu avant le lever du jour et après une intense préparation d'artillerie, nous franchissons le Garigliano sur un pont de bateaux. Le tir des canons allemands est imprécis et nous n'avons pas de pertes. L'ennemi s'est établi sur une ligne de fortifications, la ligne Gustav.

Comme la 1^{ère} DFL progresse plus vite que les Anglais qui sont sur notre droite, il faut se préserver d'une contre-attaque sur le flanc droit de la Division. C'est la mission du BM4. A mesure que la Division avance, nous progressons sur la rive droite d'une rivière, le Liri.

Une anecdote: ma mission était de ramasser les blessés sur la ligne de feu et de les amener au poste de secours du bataillon où le médecin-chef du régiment venait les chercher. La radio de ma jeep me signale un blessé. Je pars avec ma jeep pour le ramasser. Je suis sur la berge du Liri et m'apprête à embarquer le blessé, un sous-officier Français, quand l'air se remplit de sifflements: les Allemands ont vu ma jeep et m'envoient une dégelée d'obus de mortier. Je m'aplatis autant que possible. Le tir cesse vite. La jeep, le blessé et moi-même sommes indemnes et je repars en vitesse.

Après quelques jours, c'est à notre tour d'attaquer, dans une zone de hautes collines boisées, terrain favorable à la défense. Nous sommes dans un thalweg (j'avais bien appris à lire les cartes, à m'orienter de nuit à la boussole, ... et à ne pas me coucher si l'obus ne devait pas éclater à proximité!).

Les combats sont acharnés et je n'ai pas fermé l'œil pendant trois jours et deux nuits. Le bataillon s'est emparé des positions qui étaient son objectif, au prix de 130 tués et blessés, sur un effectif de 800. Le capitaine Painchaud, un Normand avec lequel j'étais très lié, adjoint au Chef de Bataillon, le commandant Fougerat, a été tué quelques minutes après m'avoir dit : « vous savez Toubib, il en faut de la mitraille pour tuer un homme ! ». Il avait reçu une balle dans un poumon et crachait du sang spumeux. Il m'a demandé à boire mais il était incapable de déglutir. Je n'ai pu lui faire qu'une piqûre de morphine et il est mort pendant son transport à l'ambulance chirurgicale.

Les Allemands décrochent en bon ordre. Malgré la supériorité alliée, ils se battent courageusement, se faisant tuer sur place. Nous n'avons fait nos premiers prisonniers qu'après plusieurs jours de combat.

Après quelques jours de repos et reconstitution de l'effectif, nous reprenons notre marche par des routes incroyablement empoussiérées, avec souvent l'odeur des cadavres.

Un souvenir me revient : une brève halte près d'un torrent à l'eau fraîche et claire. J'en profite pour me raser, me laver la tête et me faire un café. Le café soluble des Américains était une découverte (de même que la commodité des rations de combat : quels progrès dans tous ces détails !). Pour faire chauffer le café, on versait un peu d'essence sur une motte de terre et on allumait.

Puis les combats reprennent, avec la prise de Tivoli près de Rome. Je me souviens m'être fait tirer dessus dans les jardins de la Villa Adriana. Quelques jours de repos. Je vais passer ma journée à Rome, ville ouverte, avec ma jeep conduite par Moussa Diallo, mon fidèle chauffeur Sénégalais.

Fin mai, ou début juin, prise d'armes près de Rome. Le Général de Gaulle passe en revue la Division et décore quelques combattants de la croix de Compagnon de la Libération. J'apprends que j'en suis. C'est évidemment avec une grande émotion que je reçois la médaille des mains de de Gaulle (je l'ai toujours) et l'accolade.

Puis, les pertes comblées et l'effectif reconstitué, de nouveau l'assaut de positions allemandes, toujours bien défendues, avec acharnement, d'où de lourdes pertes.

Je revois un blessé, un jeune Français, que l'on m'amène avec une cuisse arrachée par un obus et l'autre ne tenant que par un lambeau, que je coupe d'un coup de ciseaux. Affreusement choqué, il meurt dans mes bars guelques instants plus tard, sans avoir dit un mot.

Un autre souvenir : le téléphoniste du PC du bataillon disant devant son micro : «Mon Colonel, je vous entends très mal, il y a trop d'explosions autour de moi ! ». C'était vrai.

A un autre moment, je cherche à joindre une compagnie qui avait des blessés.

Je me dresse contre un arbre pour chercher à la localiser. Une balle frappe l'arbre à hauteur de ma tête, sans doute tirée par un *sniper*. J'ai été vite par terre!

Nous attaquons Pontecorvo puis Montefiascone. L'attaque de ce gros village se fait de nuit, pratiquement de maison à maison. Un lieutenant m'a raconté qu'un officier Allemand l'avait interpellé presque face-à-face en lui criant; « L'Italie n'est pas un voyage! ». A l'aube, après un combat meurtrier, les Allemands se replient en bon ordre, à leur habitude: nous découvrons alors que ce village produit un excellent vin blanc pétillant, dont les caves sont pleines. Tu vois l'intérêt que cela pouvait présenter pour un bataillon de coloniaux!

Toujours à la poursuite de l'ennemi, nous progressons difficilement le long du lac de Bolsono. Le commandant Fougerat va voir sur place ce qu'il se passe. Peu après, on me prévient par radio qu'il est tombé, abattu par le tir d'une mitrailleuse. Un tirailleur vient d'être tué et un lieutenant gravement blessé en essayant d'aller le chercher. C'est à mon tour. Je n'ai jamais eu aussi paur. Je pars comme à l'abattoir, en faisant – bien que plutôt mécréant – ce que je pensais être une dernière prière. Mais les Allemands avaient décroché et on a pu ramener son corps sur une jeep. Fougerat était un chef remarquable, exceptionnel, animé par un très haut idéal, catholique pratiquant, très proche des tirailleurs qu'il aimait, comme moi. Le commandant Buttin prend alors la tête du bataillon et gardera ce commandement jusqu'à la fin de la guerre.

La mort de Fougerat a dû survenir vers la mi-juin 1944 car je me souviens que c'était peu avant le débarquement en Normandie.

Ensuite, mes souvenirs sont plus troubles. Nous avons continué notre avance vers le Nord, jusqu'à Radicofani je crois.

Puis repos, reconstitution des effectifs et nous descendons par train jusqu'à Tarente, où nous avons dû arriver vars la mi-juillet.

Pendant la campagne d'Italie, les pertes du BM4 ont été d'au moins 400 hommes, soit 50% de l'effectif. La fatigue était parfois telle que l'instinct de conservation en était aboli. Rappelles-toi qu'au début, je suis resté trois jours et deux nuits sans une seule seconde de sommeil.

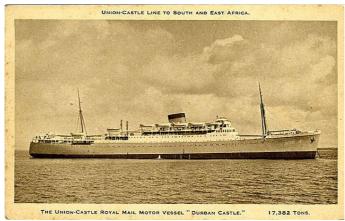
J'ai aussi découvert la qualité des chirurgiens Américains et la pénicilline, qui devait ouvrir une ère nouvelle dans le traitement des infections.

Les tirailleurs Africains, des Saras du sud du Tchad en majorité, ont été d'une bravoure remarquable.

Pendant les offensives, le Corps Expéditionnaire était toujours en pointe, entre les Anglais à droite et les Américains à gauche, devant donc garder ses flancs en attendant que les autres s'alignent. Les Américains attachaient beaucoup plus de prix à la vie d'un GI: profitant de leur supériorité en artillerie et en aviation (nous n'avons été bombardés qu'une fois par des avions Allemands, sans grands dégâts), ils commençaient par écraser ce qui pouvait abriter des ennemis puis allaient prudemment voir s'il en restait un, par hasard.

Vers le 8-10 août, toute la Division quitte la chaleur écrasante des cantonnements pour embarquer, en fin d'après-midi, sur le *Durban Castle*, un paquebot Sud-Africain de 20 000 tonnes. Nous ignorions tous notre destination, y compris le général Brosset, commandant la 1^{ère} Division Française Libre.

Le navire décolle du quai en fin d'après-midi et appareille vers le large à petite vitesse. Après quelques kilomètres, il est accosté par des vedettes rapides qui apportent d'énormes sacs : les ordres d'opérations ! Peu après, nous sommes réunis et apprenons avec joie que nous débarquons sur la Côte d'Azur. Comme chaque officier, je reçois une carte « renseignée » (c'est-à-dire avec les emplacements des fortifications allemandes) et des photos prises d'avion ou par le périscope d'un sous-marin.



Le Durban Castle (carte postale)

Le *Durban Castle* a pris sa place dans le convoi, encadré de destroyers. Après quelques jours de calme plat (que la mer était belle), naviguant entre la Sardaigne, la Corse et la côte italienne, nous atteignons notre destination dans la nuit du 16 au 17 août, sans incident, sauf une alerte au sousmarin pendant quelques heures.

Le BM4 doit débarquer sur la plage de Cavalaire préalablement « nettoyée » par les commandos et déminée par le génie. Il doit être minuit. Quelle émotion de retrouver l'odeur des pins de mon enfance! L'exaltation d'atteindre le but des années précédentes! Par les échelles de corde, nous descendons dans les *landing-crafts* qui nous débarquent sur le sable, sur le sol de France. Enfin!

La nuit est douce. Nous marchons l'arme à la bretelle sur des pistes balisées avec des bandes d'étoffe par les soins des démineurs. Nous finissons la nuit à la Croix Volmer.

Le lendemain, direction Cogolin *pedibus cum jambis* car n'ont été débarqués que les véhicules légers, jeeps et 4X4. Les camions de transport GMC suivront plus tard. Un ou deux jours plus tard, nous partons vers la Mole et le col de Gratteloup. Je marche comme tout le monde, laissant le volant de ma jeep à Mousso Diallo. Tout est calme, même pas d'incendie de forêt, et pas l'ombre d'un résistant.

Notre mission est de prendre le massif des Maurettes qui domine Hyères, puis de descendre sur la ville. Nous l'attaquons par l'Est, par le vallon des Bastides Borel. Seule une ferme est occupée par une poignée d'Allemands vite réduits au silence.

Pour la prise d'Hyères, chaque bataillon pouvait éventuellement bénéficier de l'appui des canons d'un croiseur, dont un officier avait été détaché. A l'entrée d'Hyères, un grand hôtel, le Golf Hôtel, était solidement tenu par des paras Allemands. Je crois que c'est un bataillon de la 9ème Division d'Infanterie Coloniale, débarquée avec nous, qui l'attaquait. La résistance était très vive et les coloniaux étaient cloués au sol. A un moment donné, les canons d'un croiseur ont ouvert le feu et l'hôtel a disparu sous les explosions et les fumées. Celles-ci dissipées, il était toujours debout. Je contemplais la scène avec un lieutenant. Nous étions debout, côte à côte, quand il a été mortellement blessé par balle.

Je reviens aux Maurettes quelques heures plus tard. Le soir, nous descendons de la colline sur Hyères, que l'ennemi venait d'évacuer. J'ai passé la nuit couché sur le trottoir. Aucun habitant ne nous a offert un siège ou un canapé. Des pièces côtières d'artillerie lourde de marine, de 305 ou 380, retournées par les hommes de la Kriegsmarine, nous tirent dessus par intermittence.

Notre objectif suivant est Toulon.

De nuit (du haut du Coudon, les Allemands nous voient le jour), nous gagnons nos positions de départ, en suivant la route d'Hyères à La Valette. Nous sommes pris sous un tir de fusant et je suis légèrement blessé au front. Je suis d'ailleurs le seul blessé. Je me fais faire un pansement et reprends ma place. Le BM4 doit prendre une butte, le Thouars, solidement tenue par les Allemands. C'est la 1ère Compagnie qui attaque et l'affaire est terminée en début d'après-midi. Nos pertes sont lourdes, une centaine d'hommes. Le maire de La Valette nous a ensuite proposé de nous faire bénéficier d'une inhumation gratuite pour nos morts ...

Vers la fin de la nuit, le fort du Coudon a été neutralisé par des commandos qui avaient escaladé les falaises de a face Nord.

Pendant ce temps, la 9^{ème} Division d'Infanterie Coloniale progressait le long de la côte. De Lattre de Tassigny en était le commandant en chef. Nous recevons l'ordre de nous arrêter à Saint-Jean du Var pour laisser la 9^{ème} Division d'Infanterie Coloniale pénétrer dans Toulon, l'arme à la bretelle. Nous l' « avons sec » car nous avions fait le gros du travail. C'était une marque de l'animosité de de Lattre envers la 1^{ère} DFL, qui devait se faire sentir jusqu'à la fin de la guerre.

Quelques jours de repos.

Je vais à Draguignan voir mes parents. J'avais eu une fois des nouvelles en Lybie par la Croix-Rouge. Je savais que mon père avait été nommé à Draguignan et que ma mère était hémiplégique par la suite d'une embolie cérébrale. Je pars donc dans ma jeep, avec trois tirailleurs armés jusqu'aux dents, par crainte non pas des Allemands mais plutôt des résistants, ou soi-disant tels, éventuellement tentés par ma jeep. Depuis le débarquement, nous n'avions pas vu l'ombre d'un seul d'entre eux.

J'ignorais l'adresse de mon père mais, en arrivant dans Draguignan, je le rencontre dans la rue, près de l'hôtel Trouin où il était hébergé. Embrassades, émotions ..., ma mère tellement heureuse et mon père si fier. Mes parents vivaient dans une chambre d'hôtel des plus modestes. Bien sûr, j'avais chargé ma jeep de vivres, de café soluble et de cigarettes (monnaie d'échange). J'ai pu retourner les embrasser et les ravitailler avant de reprendre la route.

La Provence, villages et ponts, avait été très bombardée par les avions américains, le plus souvent de manière inutile. Il y a eu par exemple de nombreuses victimes civiles à Brignoles que les Allemands avaient quittée depuis plusieurs jours.

Début septembre, nous partons vers le Nord, transportés par nos camions GMC qui nous avaient rejoints, en roulant sur la route de la rive droite du Rhône. Sur les bords des routes, gisent de nombreuses carcasses de véhicules allemands incendiés par les avions alliés.

Le problème était celui du ravitaillement, en particulier en essence. En effet, Marseille et Toulon sont tombés un mois plus tôt que prévu et le ravitaillement qui avait été programmé dans cette optique nous suit difficilement. En outre, les troupes allemandes retraitent plus vite que nous les poursuivons et nous ne coupons la marche, vers Autun, que d'une seule colonne ennemie venant de l'Ouest. Ce convoi est assez pitoyable. Nous devons protéger ses blessés hospitalisés à Autun contre des maquisards venant piquer montres et argent.

Nous restons quelques jours en Bourgogne, bien fêtés, avec quelques bonnes bouteilles qui sortent des celliers. Puis, l'essence étant arrivée, nous repartons vers Montceau-les-Mines. De nombreux mineurs viennent s'engager dans la Division, en général très jeunes (à 20 ans, on se fait facilement tuer; après 25 ans, on réfléchit), souvent avec des noms d'origine polonaise. Un bataillon de maquisards, le Chamborand, commandé par un médecin, nous rejoint. Ces apports comblent le départ des Africains, renvoyés chez eux avec l'arrivée des premiers froids (nous sommes en octobre).

Nous rejoignons les Allemands dans les Vosges et attaquons Villersexel, sans grand problème. La nuit, je suis appelé auprès d'une jeune femme sur le point d'enfanter : mon premier accouchement, dans une cave, à la lumière des bougies (je devais en faire plus tard, à Abéché).

Un gosse de 6-7 ans, le lendemain, a le ventre déchiqueté par l'explosion d'une grenade avec laquelle il jouait. Je l'évacue, j'ignore s'il a survécu.

Mes souvenirs sont un peu flous. Nous sommes engagés à Ronchamp dans des combats très violents. Une compagnie est partie cinq fois à l'assaut du cimetière! Une vieille villageoise a montré un courage admirable : préparant du café et des boissons chaudes dans sa cuisine, elle est allée ellemême porter les tasses, en prenant beaucoup de risques, avec le plus grand naturel et en souriant.

Pour évacuer les blessés, du moins les plus urgents, il fallait parcourir un kilomètre d'une route exposée à des tirs de mitrailleuse (d'assez loin, Dieu merci) et de canon. Un aumônier, le père Lemarié – auparavant professeur de philosophie dans un collège de jeunes filles du Caire – et moi, chargeons le brancard chacun sur notre jeep et nous fonçons, accélérateur au plancher. Puis, retour et nouvelle évacuation. Le père a eu sa jeep KO, sans blessure.

Puis, comme toujours, les Allemands se retirent en bon ordre et s'installent un peu plus loin.

En novembre 1944, le général Brosset, qui commandait la 1^{ère} DFL, se tue au volant de sa jeep qui culbute dans un torrent. L'acteur Paumont, son officier d'ordonnance qui était à ses côtés, s'en tire. Pendant la campagne d'Italie, Brosset, alors colonel, commandait le régiment dont faisait partie le BM4 : c'était un chef remarquable, très sportif, athlétique ; un fonceur, volontiers aux premières loges. Brosset est remplacé par Garbay.

Vers la mi-novembre 1944, Lhotte, médecin-chef de la Division, me propose d'aller passer un mois près de Dreux, à Abondant, pour installer un centre de convalescence pour les blessés, dans un château appartenant à une richissime famille israélite, les Konigswarter, apparentés aux Rothschild. J'y vais au volant d'une 402 rafistolée, avec le lieutenant Perner. Celui-ci était un Tchèque et commandait la section de mitrailleuses du bataillon. Le château était de style moderne, somptueux. Bien sûr, nous allons souvent passer une soirée à Paris. J'en profite pour revoir les Esmien et les Dubuisson.

Fin décembre, nous rejoignons le BM4. C'était l'offensive de Rundstedt dans les Ardennes. Le BM4 a pour mission de s'enfermer dans Sélestat et de défendre cette ville contre une éventuelle attaque de l'ennemi. Tout était enneigé. On recevait quelques obus. La nuit, on entendait des bruits de chenilles de char mais c'était du bluff.

Fin janvier, ordre d'attaque. Nous quittons les maisons de Sélestat qui nous abritaient si bien et occupons la forêt de l'Illwald, avec des pertes par suite d'une contre-attaque allemande.

J'ai une permission d'une semaine avec une voiture, pour aller voir mes parents à Draguignan. Je les promène dans la ville et les environs.

Vers la fin mars, la Division quitte le front de l'Est pour la frontière des Alpes Maritimes. Nous regrettons cet éloignement de l'Allemagne mais on nous dit que notre objectif sera le Tyrol et l'Autriche. Nos camions GMC nous font rapidement descendre la vallée du Rhône et nous arrivons à Nice : la douceur du climat, les fleurs, le printemps ...

Nous prenons position au Nord de Nice, à Sospel, notre objectif devant être le Nord de l'Italie puis le Tyrol autrichien. Le PC du bataillon et mon poste de secours sont à Sospel même, les hommes occupant des positions sur des hauteurs avoisinantes, avec ravitaillement par mulet. Un autorail peut assurer les évacuations sanitaires sur Nice.

L'activité du bataillon se limite d'abord à des patrouilles de reconnaissance puis nous attaquons Breil. Les combats sont durs, les Allemands se battant bravement. En outre, le terrain, les maisons sont minés. J'ai évité *in extremis* à deux reprises de « sauter». Il faisait déjà chaud. En entrant dans Breil, une section s'est précipitée sur la frontière, minée : 13 blessés !

La prise de nuit d'un fortin tenu par les Allemands a également été meurtrière.

A ce moment, au contact de la frontière italienne, le commandement américain nous ordonne de nous arrêter, alors qu'il n'y a plus que très peu de résistance devant nous. C'est rageant.

Le 8 mai, nous apprenons la reddition de l'Allemagne. Je fais immédiatement ma demande de départ colonial : c'est dire quelle était ma vocation !

Nous descendons sur Antibes où nous cantonnons. Ma mère est à ce moment-là gravement malade, avec des embolies artérielles multiples. J'ai pu aller la voir, pour ses derniers moments.

Puis nous montons sur Paris, pour le défilé du 14 juillet.

Je prends ensuite ma permission de départ colonial, que je passe moitié à Draguignan avec mon père et moitié à Paris où je sors Edith.

J'ai demandé à partir le plus vite possible en AEF. Je suis embarqué fin septembre sur un DC3 Dakota de transport de troupes : escale à Marseille puis coucher à Alger ; escale à Aoulef et coucher à Niamey ; escale et coucher à Douala et arrivée à Brazzaville avec un sac marin pour tout bagage. Deux cantines suivront par bateau.

Je demande le Tchad et Abéché. Remontée sur le Congo pendant huit jours, en naviguant jour et nuit, ce que permettaient la pleine lune et les hautes eaux. Bangui – Fort-Lamy en voiture (deux jours), Fort-Lamy – Abéché dans le camion de liaison postale (trois jours).

J'y trouve la vie dont j'avais rêvé : 32 mois de séjour. Retour par avion fin juin 1948. Mariage, préparation des concours, ... une autre vie.

Ai-je eu tort, ai-je eu raison de me lancer dans cette aventure – qui paraissait alors insensée – de la France libre ? Je crois que j'ai eu raison. En tout cas, je ne regrette rien. J'étais jeune, j'y croyais et ce fut assez exaltant. De même, ma carrière africaine m'a passionné et je m'étais très bien adapté à la vie coloniale, en brousse ou dans les villes.

Je reviens à la guerre : j'ai eu de longues périodes d'ennui, j'ai eu peur (en Italie). Je n'en ai pratiquement jamais parlé mais jusqu'à une période récente (deux ou trois ans), j'y pensais presque chaque jour, évoquant surtout les risques que j'aurais pu prendre et que je n'avais pas pris. Je n'en ai jamais rêvé, pas plus d'ailleurs que de médecine, alors que j'ai souvent rêvé d'escalade.

J'ai regretté que nous ayons fini la guerre sur le théâtre des Alpes Maritimes au lieu d'entrer victorieux dans le territoire ennemi. Je crois que de Lattre de Tassigny qui n'aimait apparemment pas la 1^{ère} DFL a voulu se séparer de cette unité et Garbay, qui la commandait, a obéi, ce que Brosset n'aurait pas fait.

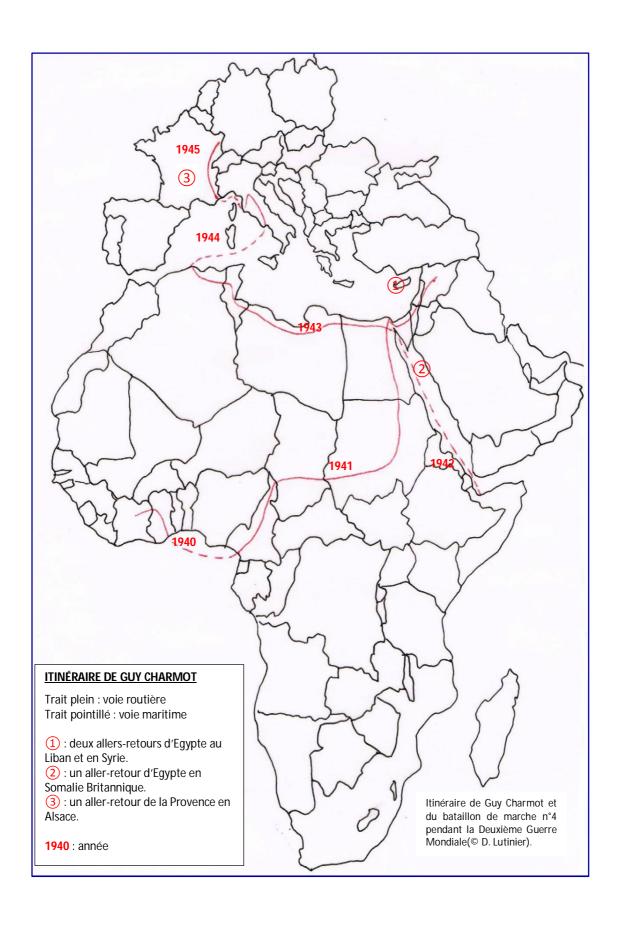
J'ai terminé la guerre chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur (maintenant commandeur), Compagnon de la Libération et Croix de Guerre avec quatre citations (une à l'Armée, deux au Corps d'Armée et une à la Division).

Je pense souvent à ceux qui ont été tués. Des Noirs, si braves au combat et que nous n'aurions pas dû mobiliser pour ce conflit européen. Et les cadres Européens ! Ce sont les meilleurs qui sont tués. Le gène altruiste ?

Je termine le 15 mai 2000, soit dix-huit mois après la première ligne. Les prochaines cérémonies du 18 juin seront marquées d'une certaine solennité en raison du changement de statut de l'Ordre de la Libération et de l'Association des Français Libres, histoire de les perpétuer après la disparition du dernier d'entre nous.

J'écoute toujours avec une certaine émotion la Marche Lorraine (Fiers enfants de la Lorraine, Vieux Gaulois à tête blonde) au son de laquelle nous défilions et le Chant des Partisans (Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur la plaine), si poignant.

Je ne suis plus qu'un vieil homme, peut-être bientôt presque aveugle. Je crois que je ne désire plus vivre.



Post-scriptum

Le 27 juin à 17 heures dans la cour des Invalides, prise d'armes pour la dissolution de l'Association des Forces Françaises Libres. Défilé d'un bataillon de Saint-Cyriens, de sections de paras, de marins, au son de la Marche Lorraine chantée par des chœurs de l'Armée. Nous avions si souvent défilé au son de cette marche ... Quelle émotion, nous avions presque tous les larmes aux yeux. Quelle tristesse, quelle tristesse poignante!

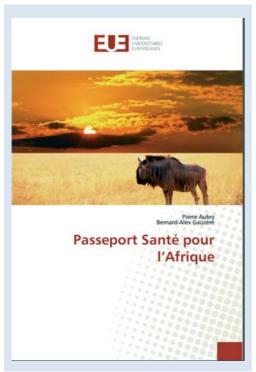
J'ajoute, et je termine, qu'à mon avis on n'a pas assez parlé des Noirs Africains qui se sont si bravement battus pour la France.

Guy Charmot



Guy Charmot en 1941 et 2012 (montage: Dominique Charmot-Bensimon).

KIOSQUE



Jean-Louis Lesbordes (#012) a lu ce livre de Pierre Aubry (#052) et de Bernard-Alex Gaüzère, paru aux Éditions Universitaires Européennes.

Voici ce qu'il en dit:

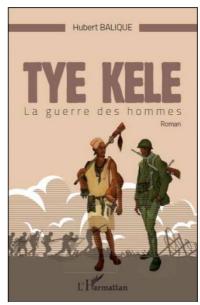
Je viens d'avoir entre les mains ce passeport santé pour l'Afrique écrit par notre ancien le médecin général Pierre Aubryet le docteur Gaüzère. C'est un petit bouquin au format livre de poche d'une richesse et d'une densité rares. On y trouve toute la médecine tropicale, claire, nette, pratique, indispensable pour les médecins et fondamentale pour qui veut découvrir l'Afrique, y vivre ou en parler. Clinique épidémiologie, traitement, prévention, avec des données sociales et économiques : eh oui, le budget santé du Niger est de 27 dollars US par habitant et par an. Eh oui. Au Niger il y a un médecin pour 50 000 personnes, et oui, 50% de la population à moins de 15 ans. Il y a tout sur tous les pays. Un excellent bouquin pour revoir ce que l'on savait, ce que l'on a besoin de réactualiser, ce que chaque voyageur aurait intérêt à savoir avant de partir. Oui, un vrai passeport. Chapeau aux auteurs et merci. JlLesbordes.

Précisons que « Ceux du Pharo » mettra en place un point de vente aux XXI^{èmes} Actualités du Pharo et à Tropiques en Marche, deuxième édition.

La présence des tirailleurs sénégalais parmi les combattants de la Première Guerre mondiale est largement connue. Mais personne ne sait vraiment comment ces jeunes soldats, dont la plupart venaient du Soudan, l'actuel Mali, se sont retrouvés sur le sol français où près de trente mille perdirent la vie. Ce roman historique commence par projeter le lecteur au cœur de l'Afrique de l'Ouest à la fin du XIX^{ème} siècle pour suivre la pénétration des troupes coloniales françaises, qui durent notamment faire face à la résistance des Bambaras du Bélédougou.

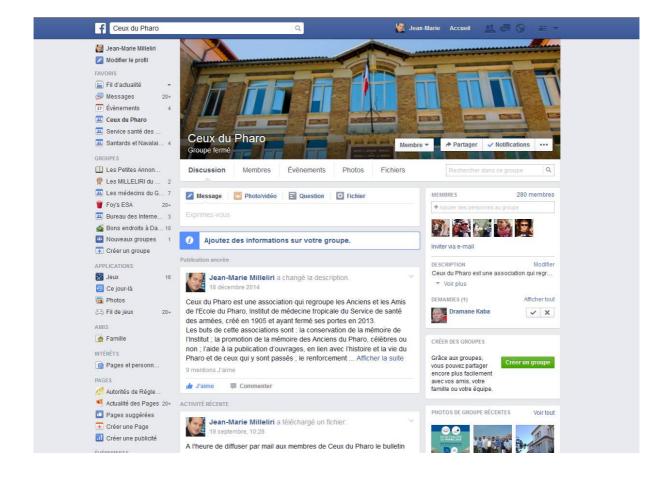
Il l'amène ensuite à découvrir une révolte qui conduisit, en mars 1915, plus de deux mille guerriers de cette même province à prendre les armes contre les forces d'occupation, pour s'opposer au recrutement de soldats destinés à la « Force Noire », préconisée par le Général Mangin. Il accompagne enfin le parcours d'un de ces combattants, qui ayant subi cette défaite, fut contraint de se rendre en France pour partager le sort des poilus dans les tranchées de Verdun et du chemin des Dames. Ce récit met non seulement à jour une page héroïque de l'Histoire de l'Afrique, mais montre également la proximité qui existe de fait entre des hommes que tout semblait séparer. Il montre que les circonstances dramatiques de la guerre peuvent amener deux paysans venant l'un des Basses Alpes, l'autre de l'Afrique profonde, à se connaitre et à se lier d'une véritable amitié.

C'est un roman puissant et captivant de notre camarade Balique (#201), disponible aux éditions L'Harmattan.



RETROUVEZ-NOUS SUR FACEBOOK!

sur: https://www.facebook.com/groups/1521248494799775/



A bientôt, et n'oubliez pas de renouveler votre cotisation ! L'équipe de « Ceux du Pharo »

